

Psychanalyse et lecture (extraits de 5 Readers Reading)

Norman M. Holland

Volume 11, numéro 3, décembre 1978

Lectures psychanalytiques

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/500474ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/500474ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département des littératures de l'Université Laval

ISSN

0014-214X (imprimé)

1708-9069 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Holland, N. M. (1978). Psychanalyse et lecture (extraits de 5 Readers Reading). *Études littéraires*, 11(3), 491–518. <https://doi.org/10.7202/500474ar>

Tous droits réservés © Département des littératures de l'Université Laval, 1978

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

PSYCHANALYSE ET LECTURE

norman n. holland

**« Ce ne sont pas les livres qui sont le siège des processus psychologiques, mais les hommes. »
5 Readers Reading, p. XIII**

L'œuvre de Norman Holland est une utopie réaliste. Au nom d'un idéal, elle dénonce nos pratiques, qui tuent; au nom de la réalité, elle dénonce nos rêves, qui nous autorisent à ne pas vivre, « en attendant ». Elle est donc scandaleuse.

Passons sur les motifs régionaux de rejet. L'idée que la science ne connaît pas de frontières ne se vérifie certes pas dans les sciences humaines, où dans une large mesure les Pyrénées (le Rhin, l'Atlantique) continuent à départager très réellement la vérité et l'erreur. Des expressions, chez Holland, comme « psychologie psychanalytique », « identité », « critique humaniste », lui fermeront certains salons aussi efficacement que s'il avait commandé un bourbon avec son tournedos. Je serais d'avis d'écouter plutôt ce qu'il a à dire.

En bref, il propose de situer nettement l'expérience de la lecture là où elle se passe, c'est-à-dire dans la personne du lecteur, et de faire des œuvres littéraires un moyen d'échanges entre les hommes.

Banalités ? Certes. On sait depuis toujours que le même livre présente autant de sens que de lecteurs ; et le discours sur la littérature, en plus de meubler d'innombrables conversations, occupe pour son compte de vastes logements, pour la plupart subventionnés, dans la presse, la librairie et l'enseignement. Mais ce ne serait pas la première fois que des lumières nouvelles viendraient de ce que quelqu'un a regardé attentivement, et avec les bonnes lunettes, ce que tous voyaient déjà.

Holland a reçu sa formation littéraire sous le règne du New Criticism, c'est-à-dire de l'une de ces formes de critique

qui ont précédé et annoncé le structuralisme et la sémiologie. S'il en renie l'ambition de décrire les œuvres de manière « objective », quasi scientifique, il en a gardé l'habitude de lire de près — qu'il s'agisse d'un poème ou du commentaire parlé d'un sujet sur ce poème. Telle est l'une des sources de la satisfaction que lui procura la lecture du *Mot d'esprit de Freud*, admirable exemple, en effet, de travail sur le texte. L'autre venait de ce que Freud, au lieu d'expliquer le succès du trait d'esprit comme un pur et simple effet d'une donnée objective (l'énoncé spirituel), faisait intervenir la psychologie du rieur lui-même, mettant ainsi en lumière le rôle essentiel et actif du récepteur.

The Dynamics of Literary Response, paru en 1968¹ est le résultat de plusieurs années de réflexion sur le phénomène de la réaction à l'œuvre littéraire (le résultat aussi d'une formation de psychanalyste). Holland y propose un modèle du processus de transformation par lequel le lecteur aboutit à faire sien ce qu'il lit ou à le rejeter. J'y vois pour ma part déjà un acquis très important ; il différencie et explicite là où nous en étions réduits à la constatation désarmée.

L'étape suivante conduisit l'auteur à contrôler la validité du modèle au moyen d'entrevues avec des lecteurs réels. Cette expérience a donné naissance à deux livres fascinants : *Poems in Persons*² et celui dont nous présentons ici des extraits, choisis par l'auteur : *5 Readers Reading*³.

L'intérêt éminent de ces travaux réside pour une part, je l'ai indiqué, dans leur réalisme. Ce qui ressort du protocole détaillé des cinq lectures des mêmes textes⁴ par cinq individus, c'est, bien plus que leur diversité (attendue), la cohérence de chacune, son profond enracinement dans la personnalité du sujet. Les cinq lecteurs, tous étudiants en littérature et tous volontaires, apportaient à l'expérience un outillage intellectuel comparable, et très supérieur à celui du lecteur moyen ; leurs erreurs patentes sont assez peu nombreuses. Or, bien entendu, nul ne s'est révélé capable de lire tout ce que n'importe quel texte donnait à lire ; mais, de plus, il apparaît à l'évidence qu'ils étaient incapables de lire autre chose que ce qu'ils étaient capables de lire.

Ce truisme mérite qu'on s'y arrête. Les cinq lecteurs n'accueillaient l'œuvre que dans la mesure où elle leur fournis-

sait les moyens de reconstituer leur système de défenses; cette condition réalisée, leur production fantasmatique et intellectuelle obéissait elle aussi à la structure de leur psychisme à eux. Il n'y a pas de raison de croire qu'il existe des esprits différemment constitués, et le Lecteur absolu est une projection mégalomane du critique qui l'invoque. La question se pose de savoir qui donc lira le texte.

La réponse suggérée par Holland consiste à dire qu'il serait peut-être plus sage de cesser de courir après un objet que nous n'atteindrons jamais, pour nous intéresser à la seule chose qui soit vraiment réelle : l'interaction de l'œuvre et du lecteur. Et cela d'autant plus que la pratique objectiviste courante ne fait pas que laisser de côté le lecteur : elle tend à l'écraser. Un silence religieux attend la parole du Texte; la voix des prêtres et des fidèles se fait discrète, imperceptible, triomphe quand elle se croit inaudible. Et si l'idole n'était qu'une caisse de résonance?

Réalisme, mais aussi utopie. Faire de la lecture un moyen d'échanges entre les hommes, c'est leur demander beaucoup. Il est déjà difficile de renoncer au culte du texte, c'est-à-dire de sa propre façon de lire le texte. Mais supposons entièrement sincères toutes les déclarations du genre : « Je propose ici simplement une lecture, qui ne prétend pas épuiser etc., qui ne représente qu'une des façons possibles d'etc., qui ne conteste nullement la validité d'autres etc. »; la juxtaposition équivaut-elle au dialogue? Une autre attitude paraît tout aussi insatisfaisante en regard de l'idéal entrevu : celle qui, sous prétexte de libérer le sujet parlant, l'enferme dans le solipsisme; plusieurs monologues exhibitionnistes délirants ne font pas non plus un dialogue.

Incitons donc très vivement les lecteurs d'Études littéraires à se reporter au texte intégral des 5 Readers Reading. Ils y trouveront de plus amples lumières, et le plaisir de suivre le détail d'analyses menées avec finesse, science et humour; la démonstration concrète de la façon dont fonctionne l'esprit des lecteurs ajoute beaucoup de force de conviction aux conclusions qu'on lira ici. L'ensemble pose une question troublante : dans quelle mesure nos pratiques de discours et d'enseignement permettent-elles la production et l'écoute de la parole?

Les trois fragments suivants correspondent aux pages 221-231, 246-249 et 283-291 de 5 Readers Reading. Les notes contiennent les références données par l'auteur (nous avons pris la liberté d'abrégé la dernière) et quelques remarques de la traductrice ou du soussigné, assez évidemment reconnaissables comme telles pour que nous ayons jugé inutile de le marquer chaque fois.

Raymond JOLY

Université Laval

I

Nos cinq lecteurs nous rapprochent des premiers modèles de Freud, dérivés de ses études de lapsus, de souvenirs, de jeux de mots et surtout de rêves. (Je pense en particulier à ce qu'on a appelé le modèle de la « clôture », dans le dernier chapitre de *l'Interprétation des rêves*.) L'individu perçoit un fragment de réalité, intérieure ou extérieure. Sa perception s'enfonce, pourrait-on dire, à travers d'autres perceptions qui y sont reliées et qui sont maintenant des souvenirs, et s'élabore ainsi inconsciemment. Puis il semble que cette perception revienne à la conscience accompagnée de diverses élaborations et distortions inconscientes pour devenir un rêve, un acte moteur, un lapsus ou un souvenir ou, dans notre contexte littéraire, une interprétation thématique.

Ce que nous avons vu du processus de la lecture ajoute de la précision à ce modèle de l'expérience. La personne reçoit une perception, lui donne une forme qui convient à ses modes de défense et d'adaptation personnels, comme s'il s'agissait d'un tunnel menant à un monde souterrain, qui ne laisserait passer que les objets doués d'une certaine forme. Le passage effectué, la personne projette librement sur cette perception ses fantaisies et associations caractéristiques. Elle transforme la combinaison en une interprétation consciente de la perception, qui sert de guide à la réflexion future, aux sentiments, à l'action, et qui marque l'expérience. Ou encore la personne se défend de l'expérience depuis le début, encore une fois à sa manière à elle.

Le mot-clé que les cinq lecteurs ont ajouté est : *caractéris-*

tique. Défenses, fantaisies, transformations, interprétations caractéristiques. L'homme vit ses expériences par l'intermédiaire d'un style donné, d'une identité du moi, d'un *mythe personnel*⁵ et finalement du thème d'identité. Le thème d'identité, lui, est l'invariant que l'on peut extraire de l'ensemble du comportement de l'individu, y compris et même plus particulièrement de son comportement verbal. Il pose les termes de la subjectivité parce qu'il définit les critères de l'organisme à l'endroit des solutions acceptables ou inacceptables à sa recherche du plaisir en réponse aux multiples exigences que le moi doit affronter. Le thème d'identité, pris dans ce sens, est aussi ancien que le principe du plaisir lui-même. Plus précisément il y a, au-delà du principe du plaisir, un « principe d'identité » : l'organisme va chercher les réactions dans son milieu pour établir et maintenir son organisation constante⁶.

Les êtres humains mettent en jeu les deux principes dès la conception parce qu'ils sont dès leur premier moment en relation avec un milieu qui réagit. Comme le dit Erikson, de façon bien caractéristique, « l'être humain, du premier mouvement *in utero* jusqu'à son dernier soupir, est engagé dans des groupes d'ordre géographique et historique : famille, classe sociale, collectivité, nation. Par conséquent un être humain est à tout moment à la fois un organisme, un moi et un membre d'une société, et il participe aux trois processus d'organisation⁷ ». Par exemple les parents intègrent tous deux le fait même de la grossesse dans une matrice de phantasmes et d'attente. La mère en particulier donne au fœtus le milieu humain de son propre corps, milieu qui peut être détendu ou agité, équilibré ou troublé. L'enfant avant sa naissance, lui aussi, apporte à ce milieu une hérédité et un comportement qui peuvent se fondre facilement avec lui ou représenter une source de tensions, qui peuvent alors accélérer ou retarder le développement. La même union se retrouve après la naissance, mais il y règne bien entendu plus d'intensité, plus de stimulations provenant du milieu, beaucoup plus d'occasions d'interaction entre parent et enfant, et aussi beaucoup plus de raisons d'accord ou de désaccord. Tous les parents savent bien la différence que cela fait, pour la famille, d'avoir un bébé « facile », qui mange sans problèmes et dort sans pleurer. N'importe qui imagine

la spirale de tension croissante qui peut résulter d'un manque d'accord entre mère et enfant.

En général, évidemment, la mère et l'enfant trouvent une entente affective d'où émerge l'identité. «La mère ne fournit pas le sens de son identité à l'enfant, mais son identité : l'enfant est l'organe, l'instrument de la satisfaction des besoins inconscients de la mère». En fait, «la mère donne au bébé non pas une identité, mais un *thème* d'identité⁸». Selon ce modèle de Heinz Lichtenstein, les êtres humains naissent avec «des possibilités infinies» d'adaptation. Toutefois «les besoins spécifiques inconscients de la mère», son propre thème d'identité, dirais-je, «actualisent une façon d'être chez l'enfant, à savoir le fait d'être l'enfant d'une mère en particulier». Cette «identité primaire», ce «point zéro qui doit précéder tout autre développement mental», est un «principe organisateur primaire sans lequel le processus de différenciation développementale ne saurait commencer⁹».

Il y a une aptitude innée et déterminée chez le bébé à répondre aux stimuli maternels par l'expérience d'une «obéissance somatique». Cette «obéissance» représente toutefois la satisfaction des besoins de l'enfant : en étant l'instrument, l'organe de satisfaction de l'altérité maternelle, la pleine interaction symbiotique des deux partenaires est accomplie pour tous les deux. Ce serait toutefois une erreur que de considérer cette identité «instrumentale» ou «d'organe» comme très précisément définie. La mère n'imprime pas à l'enfant une identité, mais un thème d'identité. Le thème est irréversible, mais se prête à des variations. [...] Ce qui chez l'adulte est considéré comme son identité sociale : sa situation de travailleur, de fermier, de chasseur, etc., est, au mieux, une variation réussie du thème d'identité donné au bébé. Au pire, c'est un rôle imposé artificiellement, que l'individu joue en le ressentant comme une aliénation, parce qu'il est incompatible avec son thème d'identité¹⁰.

L'acquisition du thème d'identité prend ainsi place à côté des réalisations les plus importantes du premier stade de développement de l'enfant : la différenciation du soi et de l'objet et la capacité de tolérer des sentiments d'amour et de haine envers la même personne. L'enfant, en apprenant à attendre l'être nourricier, apprend grâce à l'attente qu'il ne peut influencer la venue de cet autre que dans une certaine mesure et que, par conséquent, il est un être séparé. L'enfant acquiert ainsi le sentiment de son identité, selon la terminologie d'Erikson, aussi bien qu'un thème d'identité selon les théories de Lichtenstein. Et il y parvient avec plus ou moins

de colère et d'angoisse selon les retards et la qualité du maternage. D'autres preuves montrent par ailleurs que l'enfant atteint une quatrième forme de capacité au cours de cette différenciation entre soi et objet : il apprend à construire des hypothèses et des symboles à propos de la réalité¹¹. Les trois autres capacités se construisent selon les termes définis par le thème d'identité. Le bébé aime, hait, symbolise et acquiert un sens de soi à l'intérieur de son thème d'identité. Celui-ci pose la phrase sur laquelle improvisent les expériences et le développement ultérieur.

Tout comme dans cette première transaction, l'enfant se développe par « interanimation » de soi-même et de son milieu, humain et non humain (j'emprunte à Donne le verbe *interinanimate*). Le bébé se développe en réciprocity rythmique. L'identité primaire ou le thème d'identité « jouent le rôle d'un invariant dont les variations pourraient s'appeler développement ». À l'intérieur de ce modèle, certains développements mentaux sont possibles ou non, selon qu'ils peuvent ou non être les transformations du thème invariant et selon que le monde rend possible ou non la traduction des « instructions » que donne cette identité en réalités internes ou externes¹².

J'ai emprunté le vocabulaire de Lichtenstein à propos de ce processus du développement par l'expérience. On pourrait aussi le considérer à la lumière du concept, introduit par D.W. Winnicott, de cet « espace potentiel, entre l'individu et son milieu, qui au début unit et sépare à la fois le bébé et sa mère quand l'amour de la mère, manifeste ou rendu manifeste en tant que fiabilité humaine, donne en réalité au bébé un sentiment de confiance dans le milieu ». « Cet espace potentiel est un facteur qui varie de façon importante (d'un individu à l'autre) » et, surtout, « c'est grâce à ce milieu que l'individu fait l'expérience de l'existence créatrice¹³ ». Encore plus près de ce que nous avons vu à propos de la lecture est l'« objet transitionnel » de Winnicott, cet objet aimé — couverture, ours ou chien en peluche — qui est fait pour être chéri, serré sur son cœur, sucé, qui est à la fois réalité découverte et symbole créé. « L'objet représente le passage du bébé de l'état de fusion avec la mère à celui d'individu en relation avec la mère dont il est séparé. » Graduellement, à mesure que grandit l'enfant, il abandonne l'objet transi-

tionnel, sans refouler cet amour passé ni incorporer l'objet. « Il n'est ni oublié, ni pleuré. Il perd son sens [...] parce que les phénomènes transitionnels sont devenus diffus, se sont étalés sur tout ce territoire intermédiaire entre la "réalité psychique intérieure" et "le monde extérieur tel qu'il est perçu par deux personnes à la fois", c'est-à-dire sur tout le domaine culturel ». « Cette région intermédiaire de l'expérience [...] est conservée dans l'expérience intense qui relève des arts et de la religion, de la vie vécue imaginativement et du travail scientifique créateur¹⁴ ».

Sam et les autres¹⁵, toutefois, permettent de penser que ces phénomènes transitionnels s'appliquent non seulement aux expériences intenses mais aussi à la lecture détendue qu'ils ont faite pour moi. Ils ont filtré ces nouvelles à travers un espace transitionnel et les ont adaptées en objets transitionnels, pour l'instant du moins. Cette étude de la lecture implique que chaque individu adapte *toutes* les réalités physiques qu'il rencontre de façon qu'elles se conforment à son style personnel. Il leur donne forme à mesure qu'il les perçoit, les divisant en diverses parties, ajoutant et omettant jusqu'à ce que sa perception s'accorde avec ses structures de défense et d'adaptation à lui. Résultat : quelqu'un comme Saul ou Sebastian, qui a appris à traiter avec le monde en termes d'autorité, doit percevoir le monde comme autorité avant de pouvoir traiter avec lui. Ceux qui, comme Sam ou Sandra, perçoivent la réalité comme sources de force, le font parce que les sources de force concordent avec leurs craintes et leurs espoirs. C'est seulement lorsque l'individu a perçu une réalité de telle sorte qu'elle concorde avec ses adaptations et ses défenses qu'il peut admettre cette réalité dans ses processus mentaux continus, avec la recherche de plaisir et de sens qu'ils comportent.

Toute nouvelle influence développementale, à mesure qu'elle est intégrée, est marquée par l'organisation existante. Ce point de vue explique que certaines influences développementales « prennent » alors que d'autres, puissantes et contraignantes si on les regarde de façon objective, ne « prennent » pas, c'est-à-dire qu'elles détonnent et manquent de fondement par rapport aux formes de fonctionnement établies¹⁶.

Ce que nous avons vu, c'est que les réalités objectives « prennent » seulement quand un individu trouve qu'elles concordent avec le style de son moi — de gré ou de force.

En fait j'ai raffiné une des analogies favorites de Freud, celle de l'amibe. À n'importe quel moment, ce protozoaire est plongé dans l'expérience. Il se meut dans son monde et le monde se déplace au-delà de lui. Il entoure les morceaux de réalité avec lesquels il souhaite se satisfaire, et il en absorbe ce qu'il peut à travers sa «peau» selon l'équilibre des éléments chimiques à l'intérieur et à l'extérieur. Il exclut, s'il le peut, tout ce qui pourrait être nuisible ou pénible et il absorbe ce qui peut lui donner satisfaction. Ensuite il abandonne (il fait comme si cela n'existait pas) ce dont il ne veut pas, et il cherche à atteindre le prochain morceau de réalité comestible — mais à partir d'un équilibre chimique modifié. Il filtre la matière, à travers ses défenses, dans son économie corporelle, qui est alors modifiée par ce qu'il a absorbé. Ainsi le prochain comestible est filtré de façon un peu différente avant de modifier à son tour l'équilibre intérieur — et ainsi de suite pendant toute la durée de la vie de l'organisme.

Nous absorbons les expériences de la même façon que l'amibe, la nourriture. Pour nous aussi, l'expérience et le style personnel que nous apportons à chaque expérience se créent mutuellement, et cette création réciproque a lieu dans un monde déterminé de cause et d'effet dialectiques. Hegel et Marx auraient pu reconnaître leur influence dans la théorie originale de Waelder à propos du fonctionnement multiple des actes psychiques.

Chaque essai de solution provenant du moi porte déjà en soi sa tendance à la destruction, car à peine la solution est-elle fixée qu'elle n'en constitue plus une. Par chaque acte, le monde se modifie dans tous ses éléments; par exemple le monde extérieur est changé de façon générale et quelque chose dans les instincts est modifié par ce que cet acte contient de satisfaction ou de refus, et ainsi de suite.

« L'essai de solution même change tout », conclut-il, « de sorte que de nouveaux problèmes confrontent le moi et que l'essai de solution, fondamentalement, n'en est plus un ». Ainsi la personnalité *doit* rechercher activement de nouvelles expériences et, les ayant absorbées, *doit* en rechercher de nouvelles et ainsi de suite. Toute nouvelle expérience modifie à son tour, tant soit peu, la personnalité qui la recherche. Ce qui demeure constant, ce sont les « méthodes de solution particulières à l'individu [...], le caractère [...] et le moi¹⁷ », autrement dit le style de vie ou le thème d'identité.

C'est ainsi que nous obtenons une image de l'homme, être cybernétique qui se meut en cycles sans fin. Ses solutions transitoires, momentanées mêmes, s'épuisent; il recherche alors de nouvelles expériences qui nécessitent de légers réajustements dans son économie psychique. Ces nouvelles solutions s'épuisent à leur tour. Sous ces cycles rapides, comme les bourdons sous les sons aigus de la cornemuse, un accord stable: le thème d'identité constant de l'individu, essentiellement sans changement même après un traitement réussi. Rappelons-nous l'exemple d'Anna S., la patiente de Lichtenstein. Avant son analyse, elle rêvait d'un amant imaginaire qui serait fou et se nourrirait de son sang à elle au point de la vider de son identité distincte; ainsi satisfaisait-elle son besoin d'«être l'essence d'un autre». Après son traitement, elle se sentait toujours «faire partie» de son amant «au plus profond de lui, ses bras sont mes bras, etc». De plus en plus de faits indiquent que ni la psychothérapie, ni la psychanalyse, le «lavage de cerveau», ou les graves traumatismes physiques ou affectifs, y compris la psychose, n'ont le pouvoir de changer le thème d'identité de la personne. Ils peuvent toutefois modifier de façon radicale les variations qu'un individu joue sur ce thème d'identité, allant de la maladie à la santé, de la droite à la gauche en politique, faisant d'un être renfermé, opaque, un être presque sans défense, tant il est ouvert, et ainsi de suite. Cependant les polarités de base autour desquelles l'individu donne forme à la réalité demeurent les mêmes et elles formeront les structures sous-jacentes de ses expériences, de la perception ostensiblement «brute» aux interprétations les plus intellectuelles.

Entre le thème d'identité invariant et les cycles rapides de la vie de tous les jours se trouvent les cycles lents du développement social. Bien que mesurés en années et non en moments, ils suivent le même modèle cybernétique de croissance active dirigée vers des expériences nouvelles assimilées à un style de vie permanent. En termes de fonctionnement multiple, écrit Waelder,

Il y a changement ou développement fondés sur le changement ou le développement de la vie instinctuelle¹⁸, du monde extérieur ou du surmoi. Par conséquent, par suite du développement biologiquement prédéterminé de la vie instinctuelle, les problèmes qu'affronte le moi à la puberté sont

différents de ceux d'avant et, ainsi, ils changent tout ce qui se passe dans le moi, tous les essais de solution. Le changement du monde extérieur place de temps en temps l'individu devant des problèmes modifiés. Nous pouvons aussi parler d'un développement du surmoi, [...] qui devient de plus en plus indépendant.

Au cours du développement, en plus de ces pressions constantes en faveur du changement, il y a aussi une accumulation régressive du passé en guise de préparation à l'avenir. Cette régression prend la forme d'une consolidation et d'une réorganisation assez importante et assez permanente de l'économie psychique, donnant forme à d'anciennes forces pour faire face à de nouveaux défis ou à de nouvelles expériences. Ainsi, dans un certain sens, les événements de l'avenir modifient-ils le passé et à son tour l'avenir semble-t-il différent selon les diverses constructions du passé que nous y apportons.

Je soupçonne que je suis comme tous ceux qui sont venus après la Renaissance et que j'ai dans mon bagage mental un modèle de causalité unidirectionnel. Comme l'a dit un jour Chomsky, « Le point de vue empiriste est si profondément installé dans notre façon de considérer l'esprit humain que c'en est presque de la superstition¹⁹ ». Si je dis que A cause B, je dis également que B ne peut causer A. Si je parle d'une « expérience » ou d'une « réaction », je me surprends à penser qu'il y a une *res extensa* objective qui agit d'une certaine façon sur une *res cogitans* subjective.

Il est cependant clair qu'il se passe en réalité quelque chose de plus compliqué que cela à l'intérieur des contextes humain et social décrits par Lichtenstein et par Winnicott. Voyons comment Erikson décrit la façon dont « la faiblesse du bébé lui donne son pouvoir » :

La présence d'un bébé exerce une domination constante et permanente sur les vies extérieures et intérieures de tous les membres de la famille. Parce qu'ils doivent se réorienter pour faire place au bébé, ils doivent aussi croire en tant qu'individus et en tant que groupe. Il est aussi vrai de dire que les bébés mènent et éduquent la famille que de dire l'inverse. La seule façon dont une famille peut élever un bébé, c'est en se laissant élever par lui²⁰.

L'enfance (celle du bébé ou celle des parents) crée l'adulte et l'adulte crée l'enfance de l'enfant. A est la cause de B, mais B est aussi la cause de A. L'expérience cause le développement, mais c'est ce qui s'est déjà développé qui

détermine ce qui fera partie de l'expérience : notre étude de la lecture ne montre-t-elle pas qu'il n'y a pas d'expérience possible hors du système de défenses et d'adaptation que l'individu s'est donné dans son développement ?

S'il en est ainsi, on ne peut proposer un modèle de l'expérience au moyen d'une dichotomie entre esprit et corps, sujet et objet. La situation exige au moins une description en termes de *feedback* cybernétique entre les deux, à la manière, par exemple, de Gregory Bateson :

Dans un système qui présente des caractéristiques mentales, la partie ne peut jamais maîtriser unilatéralement le tout. Autrement dit, les caractéristiques mentales du système ne sont pas immanentes à une partie, mais au système considéré comme un tout. En principe, si nous voulons expliquer ou comprendre l'aspect mental d'un événement biologique, nous devons tenir compte du système, c'est-à-dire du réseau de circuits fermés à l'intérieur duquel l'événement biologique est déterminé²¹.

Si cela semble être par trop du domaine de la science, on peut penser alors à la description que fait T.S. Eliot de la relation entre une tradition artistique exigeant le conformisme et un talent nouveau, personnel :

La nécessité de se conformer [...] n'est pas unilatérale ; ce qui se passe lors de la création d'une œuvre d'art nouvelle affecte en même temps toutes les œuvres d'art qui l'ont précédée. Les monuments existants constituent un ordre idéal qui est modifié par l'introduction parmi eux d'une œuvre d'art nouvelle (vraiment nouvelle). L'ordre existant est complet avant la venue d'une nouvelle œuvre ; pour qu'il se maintienne après qu'est survenue la nouveauté, l'ordre tout entier doit changer, si peu que ce soit ; par là-même les relations, proportions et valeurs de chaque œuvre d'art à l'égard du tout se déplacent ; et il y a conformité entre l'ancien et le nouveau. Celui qui a approuvé cette idée de l'ordre [...] ne trouvera pas extravagant que le passé puisse être modifié par le présent, tout autant que le présent est commandé par le passé²².

Pour parler en termes de style de vie, on peut dire que la nouvelle expérience se conforme à l'ancien style, et que l'ancien style change légèrement pour faire une place à la nouvelle expérience. Il me semble bien que c'est un critique français qui a exprimé cette idée dans un joli paradoxe : « Seul ce qui est vraiment neuf peut être vraiment ancien. Seul ce qui est éternellement ancien peut être éternellement nouveau ». Et cela est vrai des hommes autant que des livres.

Il se peut qu'Eliot ait fait allusion aux deux faces de l'adaptation telle que la décrit Jean Piaget. En « assimilation »,

l'organisme prend l'expérience dans le milieu, et ce qui est absorbé est modifié de façon à s'adapter aux processus existants qui servent de médiateurs entre l'organisme et le milieu. En « accommodation », le mouvement est renversé : « En même temps que l'*input* est modifié par les processus de médiation, ceux-ci sont changés par l'*input* ». Et ces deux fonctions sont caractéristiques de tous les systèmes biologiques²³.

Il me semble que la théorie de Piaget, à cause de son extrême généralité, va au-delà de l'essence que ce modèle de l'expérience essaie de capturer. Ce modèle logique peut s'appliquer à tous les organismes mais, me semble-t-il, seulement dans la mesure où l'on peut dire qu'ils ont un style ou un thème d'identité, c'est-à-dire un invariant qui peut être extrait du *continuum* des choix de l'organisme, ou encore un thème dont les choix de l'organisme représentent pour ainsi dire les variations. Quelque chose d'aussi rigide que la chimie de l'amibe impose sans doute des limites. Un thème d'identité pour l'être humain implique plutôt une idée aussi indéfiniment explicable que les expressions ambiguës dont je me suis servi pour les cinq lecteurs. Grâce à ce thème d'identité, on peut comprendre une variété de fonctions : comment on se défend ou on s'adapte, comment on recherche la satisfaction, trouve la connaissance ou ressent les émotions. On comprend ces différentes fonctions en appliquant le thème d'identité aux différents axes du fonctionnement multiple : faire face à la réalité intérieure ou extérieure, combattre l'angoisse ou tenter de trouver le plaisir. Plus particulièrement, on peut arriver au modèle général de l'expérience que livre la présente étude sur la lecture. L'homme vit une expérience en ajoutant une variation à son thème d'identité. De cette façon il recrée son thème d'identité, d'abord en ajustant l'expérience à son modèle caractéristique de défenses et d'adaptation ; ensuite, dans la mesure où cet ajustement a lieu, il laisse passer l'expérience et la transforme en sorte qu'elle lui fournisse les satisfactions spécifiques qu'il préfère. Finalement il interprète l'expérience intellectuellement, esthétiquement, moralement ou socialement, selon ses méthodes caractéristiques de transformation des impulsions²⁴ en activités acceptables à son moi. Le thème d'identité pose les termes (contractuels et linguistiques) selon lesquels la réalité

sera acceptée ou rejetée et dans ce sens limite la façon dont l'organisme va faire l'expérience de son monde.

Envisagé d'un autre point de vue, cependant, le fait que nous percevons le monde dans les termes de notre propre subjectivité a un côté positif et libérateur. C'est seulement en étant différent de l'autre que nous pouvons partager. Le fait d'avoir un style personnel permet d'accueillir ce que dit autrui et de le faire sien. Ainsi, paradoxalement, ce n'est qu'en partant de subjectivités différentes que nous pouvons arriver à cette entente à propos de l'expérience qui constitue toute l'objectivité que des êtres subjectifs peuvent avoir. Si nous n'étions pas différents et par conséquent subjectifs, nous ne pourrions pas ressentir la réalité du tout, elle nous forcerait simplement à agir, et nous n'aurions pas plus d'expérience personnelle de notre interaction avec le monde que les objets n'en ont les uns des autres. Ce n'est qu'à cause des limites de notre objectivité que nous pouvons avoir une certaine objectivité. L'amour et la connaissance sont inséparables.

II

J'ai cité psychologues, psychanalystes, sociologues, politiciens et anthropologues, et tous s'accordent à penser que les réalités politiques, sociales et même physiques que voit l'individu dépendent beaucoup de sa personnalité et de la matrice sociale au sein de laquelle il vit. Toutefois, les professeurs et critiques littéraires n'ont en général pas accepté cette idée. En fait, ils semblent y opposer une forte résistance²⁵ et préfèrent croire que les œuvres littéraires causent ou définissent des réactions générales dont les individus lecteurs se rapprochent plus ou moins selon les limites de leurs capacités intellectuelles ou littéraires.

Considérons ces conclusions émises par un savant et réputé théoricien (la formulation philosophique particulière ne serait sans doute pas du goût de tout le monde, mais peu de critiques littéraires seraient en désaccord avec l'attitude générale) : « Un poème, » écrit René Wellek, « n'est pas une expérience individuelle ni une somme d'expériences, mais seulement la cause possible d'expériences ». On ne peut définir un poème en termes d'état d'esprit à cause du « fait

très simple qu'on peut en faire l'expérience correctement ou incorrectement». Je me demande si ce «fait» est si simple que cela, parce que je ne sais pas qui décidera si une expérience donnée est correcte ou non. Autrement dit, je crois que le professeur Welles estime que, dans un sens quelconque le poème est son propre arbitre.

Ainsi le véritable poème doit-il être conçu comme une structure de normes, réalisée en partie seulement dans l'expérience réelle de ses nombreux lecteurs. Chaque expérience singulière (lire, réciter, etc.) n'est qu'une tentative plus ou moins réussie ou complète pour saisir cet ensemble de règles [...]. Nous saisissons toujours une certaine «structure de détermination» dans l'objet; c'est par là que l'acte cognitif n'est pas un acte d'invention arbitraire ni de distinction subjective, mais la reconnaissance de certaines normes que nous impose la réalité. De la même façon, la structure d'une œuvre d'art a le caractère d'un «devoir que je dois accomplir». Je l'accomplirai toujours de façon imparfaite mais, malgré une certaine incomplétude, il reste une «structure de détermination», tout comme c'est le cas pour n'importe quel autre objet du savoir²⁶.

Pareille théorie provient, je crois, autant du désir d'honorer la littérature et de s'abaisser devant sa beauté ou sa puissance que du besoin de trouver une explication. C'est-à-dire que nous entourons la transaction esthétique d'un halo quasi religieux quand nous disons que nous vivons imparfaitement, incomplètement une expérience qui dépasse ce que tout humain peut ressentir, ou quand nous disons que nous sommes «toujours» en train d'accomplir de façon inadéquate le devoir surhumain que l'œuvre littéraire nous impose. Ce point de vue, de plus, plonge la raison et l'observation dans une brumeuse obscurité. Il soumet l'appréciation vivante et humaine de l'œuvre humaine à quelque chose de transhumain et met la littérature sur un piédestal.

Cette théorie qui veut que les œuvres littéraires soient des structures qui imposent leurs normes aux lecteurs expliquera la similarité dans la façon dont différents lecteurs lisent. Elle n'explique toutefois pas le fait, tout aussi frappant, des différences, sinon comme une aberration, un échec de la part du lecteur. Et pourtant cette différence dans les réactions peut devenir un problème particulièrement troublant, par exemple pour celui qui est amené à ces questions par l'étude de Shakespeare. Dans ce cas précis, trois siècles ont produit une variété étonnante d'expériences et d'interprétations. Parfois, et surtout à propos d'*Hamlet*, on a l'impression qu'il

n'y a guère d'interprétations possibles qui n'aient trouvé un astucieux découvreur et, à tout le moins, un début de justification. Les différences, les interprétations individuelles, semblent être non pas un échec, mais la règle. Et bien que je sois en désaccord avec un grand nombre de ces interprétations, j'apprends en comprenant la raison de mon désaccord.

C'est pourquoi j'avance le principe développé dans le présent ouvrage (nous puisons dans le trésor qu'une œuvre littéraire nous offre ce dont nous avons besoin pour recréer nos processus psychologiques caractéristiques), afin de rendre compte à *la fois* de la différence d'expérience et de la ressemblance. La différence provient des différences de caractère. La ressemblance provient de la ressemblance des ressources utilisées pour créer l'expérience. De plus, le modèle de l'expérience développé ici nous permet de découvrir une relation entre ces ressemblances et ces différences, relation obscurcie par l'assertion plus simpliste de « correction » ou d'« incorrection ». Il s'agit de la relation de l'identité à la collectivité. Enfin le modèle des groupes développé dans le présent chapitre²⁷ montre comment partager ces ressemblances et ces différences afin de créer une collectivité critique à la fois unifiée et diverse.

Ces principes nous entraînent fortement vers une critique littéraire qui prend pour objet non le texte, mais la transaction entre lecteur et texte : une critique qui reconnaît et accepte honnêtement le critique dans sa critique. En effet, ce que j'ai émis à propos de la façon dont les gens lisent et interprètent leur expérience indique que la critique littéraire ne peut en réalité jamais être l'étude du texte pris comme une chose objective à part, et ne devrait pas être l'étude du soi tout seul. L'interprétation est plutôt une fonction de l'identité. Par conséquent la vraie critique doit être centrée sur le rapport entre soi et le texte. Ce que les littéraires devraient faire, c'est reconnaître cela, et écrire et parler en conséquence, en mettant en commun ressemblances et différences d'interprétation afin d'avoir une somme croissante de réactions qu'il est possible de partager. En employant l'expression « critique transactionnelle », je prône une critique qui reconnaît consciemment que nous recréons la littérature à notre intention, tout comme les psychologues transac-

tionnels ont montré que nous créons les couleurs, les formes et les mouvements du monde que nous percevons.

En mettant au point ces théories sur les expériences individuelles et de groupe, j'ai emprunté au langage rigide mais précis de la psychologie, mais les principes peuvent en être exposés avec l'éloquence humaniste d'un autre distingué professeur et critique littéraire :

Il est inévitable que l'être fini cherche le relief des détails particuliers. En lisant un poème, en contemplant une œuvre d'art, nous pouvons réellement sentir la coalescence active de divers éléments. Mais quand nous devons l'exprimer, il faut le faire de façon consécutive, il faut mentionner une chose après l'autre; en les remarquant individuellement, nous nous apercevons que certaines considérations nous frappent plus que d'autres, ce qui s'expliquerait déjà par le fait que, pour les formuler à notre façon, nous puisons dans le fonds de nos préoccupations intimes essentielles; ainsi notre éloquence, en collaborant à notre tâche, nous entraîne par son énergie propre à restreindre notre interprétation. Une grande œuvre, bien entendu, ne fait pas que permettre une forte réaction subjective devant ses différentes parties, elle y invite.

C'est pourquoi, continue W.J. Bate, pour des poèmes aussi somptueux que les grandes odes de Keats, « une interprétation particulière [...] ne peut satisfaire que son auteur²⁸ ».

Bref, nous nous bornons à tort, en évaluant les interprétations les uns des autres, à des « correct » et « incorrect » prononcés d'un ton sec. Nous ferions mieux de nous engager dans une politique de création et de récréation littéraires. Nous pouvons comprendre les différences d'interprétation et les absorber grâce aux principes psychanalytiques développés ici, en particulier les principes de psychologie des groupes émis dans le présent chapitre, qui montrent comment les individus peuvent intégrer et enrichir mutuellement leurs propres expériences littéraires, justement en partageant ces différences. Ce partage, qu'il ait lieu dans une assemblée de savants ou dans une salle de classe, amène à un discours véritablement critique et humaniste. Quand critiques et professeurs se prononcent sur les interprétations des autres en invoquant le principe que c'est le texte qui les rend correctes ou non, ils partent, comme le montre la présente étude, de prémisses limitatives et limitées. Ces verdicts cherchent à transposer dans le domaine littéraire la fiction, socialement utile, d'une autorité judiciaire indiscutable, alors qu'ici l'autorité n'est ni utile, ni justifiable ni, en fin de compte, possible.

Nous ferions mieux de participer à ce fonds commun de récréation humaine qui va des lecteurs novices (nos cinq lecteurs par exemple) aux plus doués des critiques et des professeurs, et d'y puiser. Nous ne tenons pas compte de cette créativité humaine, nous ne la partageons pas, si nous y substituons la fantaisie autocratique du langage-tyran, qui décide lui-même de son interprétation ou qui impose un devoir au-delà des capacités des simples humains, lesquels, après tout, créent le langage.

III

Nous avons commencé par ce que j'ai appelé un « modèle de transformation » de l'expérience littéraire, élaboré dans *The Dynamics of Literary Response* : l'œuvre littéraire, quand un individu en fait l'expérience, consiste en un noyau de fantaisie transformée dans le sens de la cohérence intellectuelle et de la signification par des processus psychologiques qui, d'un certain point de vue, ressemblent à des formes littéraires et, d'un autre point de vue, à des moyens stratégiques de défense et d'adaptation. La question à laquelle ce livre veut répondre est la suivante : comment la personnalité du lecteur donne-t-elle forme à cette expérience ? La réponse, nous l'avons trouvée en écoutant nos cinq lecteurs et ce qu'ils disaient de leur lecture. Il a fallu faire plus qu'écouter, il a fallu relier deux interprétations : une interprétation de la personnalité du lecteur à partir de tout ce qu'il disait, y compris ses réponses aux tests de personnalité, et une interprétation de ce qu'il disait à propos d'une lecture en particulier. J'ai pu interpréter ses commentaires au moyen d'un modèle pris dans *Dynamics*, mais pour interpréter son caractère, j'ai eu recours à une théorie d'elles de la motivation humaine : la personne cherche son plaisir dans le cadre de son thème d'identité.

La première partie serait une tautologie : le plaisir, après tout, c'est ce que les gens recherchent ; mais elle peut se dénouer à la lumière du principe de fonction multiple de Waelder. Chacun de nous recherche ce qui semble être l'équilibre juste entre des élans²⁹ vers la satisfaction et les inhibitions internes de ces élans, entre la tendance biologique à résister au changement et les exigences de la réalité

qui demande le changement. Chacun de ces quatre pôles peut se différencier à son tour, grâce à de nombreuses observations cliniques et culturelles, en divers types et stades d'élan, en diverses sources et styles de surmoi et en diverses parties de la réalité — sociale, économique, intellectuelle et physique —, qui offrent des solutions, des occasions, et des contraintes. C'est uniquement lorsque nous avons le sentiment que nous avons réussi à équilibrer ces fonctions que nous ressentons du plaisir.

La deuxième partie implique le concept d'un thème d'identité. Chaque fois que l'individu essaie d'arriver à cet équilibre, il travaille dans les limites de cet invariant original, le thème d'identité. Nous pouvons le découvrir en décelant les modèles de répétition, de contraste, de modulation, de structure, d'omission, etc., dans tous les innombrables détails du comportement. Si l'on a une série de solutions du moi (réalités ou tentatives) au problème des exigences multiples, on peut déduire des divers petits modèles un modèle nucléaire central au moyen d'abstractions successives, par un processus très voisin de celui qu'on utilise pour mettre à jour le thème central dans une œuvre littéraire. Dans les deux cas, le thème exprime de façon verbale ce que l'on perçoit comme l'unité essentielle, persistante, dans une entité organique unique et circonscrite. Le concept peut finalement s'appliquer à tout ce qui révèle son unité à travers un modèle de choix discernable.

Pris ensemble, ces deux principes — identité et fonction multiple — forment une théorie de la motivation humaine qui permet d'interpréter les personnalités très différentes de Sam, Saul, Shep, Sebastian et Sandra et l'action de leur personnalité dans la lecture. Appliquée à cette tâche de double interprétation, la théorie de la motivation révèle quatre principes spécifiques qui donnent forme à la transaction de la lecture.

D'abord, si un lecteur réagit de façon positive à certaines parties d'une œuvre, cela veut dire qu'il considère qu'elles « mettent en scène³⁰ », à l'intérieur de l'ouvrage, ses attentes à l'égard de l'ouvrage ou de ses parties, vus comme des entités distinctes de lui. Autrement dit, il interprète les événements « là-bas » afin de « mettre en scène » les solutions et satisfactions « ici ».

Pour que cette fusion puisse avoir lieu, le lecteur doit réaliser le deuxième et le plus délicat des quatre principes : les défenses doivent s'accorder. C'est-à-dire que le lecteur doit avoir fait la synthèse, à partir du langage que lui fournit l'œuvre, d'une partie au moins de son système de défense et d'adaptation à lui. Ce qui comprend explicitement ses goûts et ses préférences, selon son degré de sophistication et d'expérience littéraires ; mais ces goûts, à leur tour, expriment des craintes et des désirs beaucoup plus profonds. Cette harmonisation est à la fois délicate et très exigeante. C'est-à-dire qu'il faut qu'elle soit parfaite au moins pour une partie du modèle de défense du lecteur, et que le lecteur est prêt à morceler l'œuvre, à en changer la tonalité ou à la remodeler considérablement pour qu'elle s'ajuste. C'est comme s'il devait imposer à l'œuvre une procédure d'admission avant que « là-bas » puisse devenir « ici ».

Mais cela fait, le troisième principe entre en jeu : la fantaisie projette la fantaisie. Le lecteur projette dans l'ouvrage les plaisirs obtenus et les peines évitées qui sont primordiaux pour lui, autrement dit sa fantasmagorie caractéristique. Typiquement, mais pas toujours, elle est reliée à une phase particulière du développement par l'imagerie corporelle ou par le type particulier de problèmes interpersonnels en cause. L'histoire elle-même n'a pas de telles fantaisies, mais elle sert de « promptuaire » (pour ressusciter ici un vieux mot³¹), c'est-à-dire qu'elle agit comme une réserve d'information verbale structurée à partir de laquelle le lecteur construit ses fantaisies comme il a auparavant construit ses défenses. Avec la fantaisie, à la différence des défenses, c'est très facile d'arriver à une harmonie. Le lecteur peut utiliser librement tout ce que ses défenses ont accepté dans l'histoire.

Enfin le lecteur transforme la fantaisie qu'il a créée au moyen de ses propres modèles de défenses, et plus spécifiquement les éléments de l'histoire grâce auxquels il a fait la synthèse de ces modèles. Il donne aux valeurs inconscientes qu'il a créées à partir des éléments de l'histoire une cohérence et un sens conscients et, s'il n'y parvient pas, il se sent mal à l'aise. À l'inverse, dans la mesure où il se sert d'une interprétation intellectuelle ou esthétique pour consolider et affirmer sa réaction, il peut enrichir son expérience au niveau

fantasmatique aussi. Autrement dit, il a construit ses processus mentaux caractéristiques — ses défenses, ses fantaisies et ses transformations de fantaisies — à partir des matériaux de l'histoire : « là-bas » est devenu « ici » dans un autre sens encore. Là où le premier principe se référait à la *séquence* de la transaction littéraire, le quatrième vise l'ouvrage *entier* vu comme une expérience unifiée et cohérente.

Les quatre principes peuvent être considérés comme des aspects d'un seul : *le style se recrée*. Chaque lecteur construit à partir d'une œuvre littéraire une expérience caractéristique, c'est-à-dire une variation sur son thème d'identité. On peut considérer cet acte de recréation comme la façon dont le lecteur repousse les sources d'angoisse — ce point de vue mettrait l'accent sur l'adaptation des défenses. On pourrait considérer les sortes de plaisir caractéristiques qu'il recherche, et cette perspective mettrait en relief l'élément fantaisie. On pourrait insister sur sa construction intellectuelle et esthétique de l'ouvrage, et ainsi mettre en relief l'apport de son thème d'identité au travail d'adaptation et de transformation. On pourrait simplement considérer les attentes du lecteur à l'égard de l'ouvrage et les satisfactions qu'il en retire, de moment en moment, et ce point de vue tiendrait compte de son thème d'identité comme modèle de relations objectales.

Ces principes semblent rendre la lecture entièrement subjective, mais il n'en est rien. Chaque lecteur a à sa disposition ce que l'auteur a écrit — les mots-sur-la-page³², le promptuaire (réserve de langage structuré) à partir duquel il peut construire une expérience. Évidemment le promptuaire ne tolère pas n'importe quelle façon de réunir ses composantes, mais ces contraintes n'obligent personne. Libre à quiconque d'aller jusqu'à l'extrême de l'illusion totale : des perceptions dictées entièrement par les impulsions intérieures, sans aucun égard au monde extérieur. Pareil mode de perception fournirait une expérience idiosyncratique, solipsiste ou psychotique de l'œuvre littéraire qui, par définition, ne pourrait être partagée ou communiquée puisqu'elle ne se sert pas des ressources que les autres lecteurs ont à leur disposition. Mais la lecture est rarement solipsiste. Prétendre qu'elle l'est élimine ou minimise l'un des deux éléments de ce modèle de réaction. En général, les gens réa-

gissent aux œuvres littéraires de deux façons à la fois. Ils travaillent avec ce qui est à la disposition de tout le monde, les mots-sur-la-page, comme source d'information structurée. Ils font de ce promptuaire commun une expérience complètement originale et personnelle.

Certaines de ces ressources publiques sont fournies par l'auteur, d'autres proviennent d'ailleurs. Au cinéma ou au théâtre, par exemple, chaque membre de l'auditoire, au moment même où il voit la pièce ou le film, reçoit des suggestions de la part de ceux qui l'entourent, suggestions parées de toute l'autorité de l'opinion publique et capables d'intervenir puissamment pour déterminer dans quelle mesure le matériel théâtral brut sera à la disposition du spectateur. S'agit-il de lecture? Critiques et professeurs offrent leurs observations, des faits et des synthèses qui leurs sont propres, que chaque lecteur est libre de prendre ou non comme partie de sa récréation personnelle de l'œuvre. Finalement, les discussions littéraires, en classe par exemple, peuvent engendrer de véritables répertoires de déclarations qui existent, d'une certaine manière, parallèlement à l'ouvrage lui-même, comme éléments à utiliser ou non dans la synthèse que l'individu fait de l'ouvrage selon son principe d'identité. Ces ressources partagées forment un consensus qui est tout ce que l'on peut dire de l'interprétation « objective ».

Il ne semble pas y avoir de raison pour que les principes auxquels nous a conduits la lecture ne s'appliquent pas à d'autres activités que la lecture, la critique ou la participation à un auditoire. Ainsi, bien que ce livre ait commencé par la lecture, il se termine par un modèle général de l'expérience humaine et par conséquent du développement humain. Nous réalisons constamment le monde pour nous-mêmes par le moyen de nos structures de défense et d'adaptation, en y projetant nos souhaits et nos fantaisies et en le transformant en réalité ou en imagination pour répondre à nos exigences de cohérence et de sens. La lecture nous fournit un espace potentiel dans lequel s'estompe la distinction entre « là-bas » et « ici », à mesure que nous absorbons le monde extérieur dans notre processus psychologique ininterrompu. Le monde des choses et des gens se présente à nous sous la forme d'objets transitionnels qui sont à la fois réalité découverte et

symbole créé, à des degrés divers bien entendu, selon les sortes d'expériences et leur intensité. Mais toute expérience semble exister de cette double façon. D'abord elle est personnelle et privée dans les limites du thème d'identité de l'individu : il ne peut littéralement avoir aucune autre sorte d'expérience. Ensuite, il construit cette expérience à partir d'une réalité « extérieure » que les autres peuvent partager, c'est-à-dire qu'ils peuvent intégrer à leur fonctionnement psychologique pour en faire leur expérience privée. Et la psychologie psychanalytique nous apprend comment relier les deux modes d'expérience : selon les termes subjectifs inhérents à toute expérience, termes qui sont déterminés pour chaque individu par son thème d'identité. Puis nous créons l'objectivité en rendant au monde des mots et des actes pour que d'autres puissent en faire l'expérience et peut-être arriver à un consensus.

Le développement est l'accumulation de ces expériences duelles, convergeant en un thème d'identité établi par le fait que l'enfant est l'enfant pour les besoins et modèles de la personne qui lui sert de mère. Sur ce thème initial viennent se greffer les cycles rapides de l'expérience immédiate et les longs et lents changements du développement psychosocial. Le moi crée chaque expérience au moyen du côté défensif de son identité existante et assimile ensuite librement ce qu'il a créé à ses processus mentaux continus de fantaisie, de satisfaction et de compréhension. Puis l'expérience assimilée devient partie de l'équipement dont se sert le moi lors de la prochaine expérience. On peut dire que, sans arrêt, le caractère se modifie sur une petite échelle, du fait des nouvelles expériences. En même temps, il modifie continuellement les nouvelles expériences, et cela, sur une grande échelle, afin de demeurer le même. Et par l'intermédiaire de ce *feedback* d'assimilation et d'accommodation qui met en jeu à la fois les structures intellectuelles et celles de la personnalité, le développement se produit, parfois rapidement, parfois lentement.

Ce modèle révèle un élément de subjectivité dans toutes les expériences humaines, y compris les plus disciplinées et les plus intellectualisées. Il rend ainsi inutile la séparation de l'expérience en catégories d'« objectif » et de « subjectif », car les deux sont inextricablement liées. Plutôt que d'essayer de

soustraire l'une de l'autre, il vaut mieux accepter leur addition et se demander comment elle se produit. On peut ainsi tirer de ce modèle un contraste entre deux épistémologies.

L'une, fondée sur la séparation que faisait le XVII^e siècle entre esprit et nature, prend comme « terme-Dieu » une réalité qui n'est perçue que partiellement par chacun de nous selon la façon dont nous la voyons subjectivement. Nous soustrayons de cette grande entité ; par conséquent nous arriverons à la vérité en essayant de minimiser notre rôle soustracteur. Cette épistémologie a l'inconvénient qu'elle demande d'opter pour deux points de vue à la fois : percevoir le monde normalement à travers le soi, et se tenir ensuite en dehors de soi-même pour essayer de rejeter cette première perception sous prétexte qu'elle est inadéquate.

L'autre épistémologie prend comme « terme-Dieu » la relation entre soi et réalité plutôt que la réalité seule ou le soi seul, et trouve la vérité en observant le soi qui ajoute à soi-même, qui reproduit son caractère comme les gènes dans une cellule, avec les matériaux que fournissent les réalités externes et internes. Cette épistémologie est devenue possible à notre époque, maintenant que la psychologie psychanalytique a fourni une méthode pour parler de façon rigoureuse de l'individualité, réfutant le vieil adage scolastique *individuum est ineffabile*, de telle façon qu'on peut accepter la subjectivité au lieu d'essayer de la soustraire.

L'épistémologie est certainement le plus haut degré d'abstraction que puisse atteindre cette étude de cinq lecteurs, et pourtant elle est étonnamment proche du problème original. Ces deux façons d'envisager le monde correspondent aux deux façons dont j'ai tenté d'expliquer mes entrevues. Au début, je croyais que le texte contenait un processus psychologique de transformation — le modèle de fantaisie et de défense de *The Dynamics of Literary Response*. Le texte incorporait complètement cette transformation, et chaque lecteur y participait partiellement, la filtrant à travers la structure de sa personnalité, soustrayant de la totalité du texte ce qu'il pouvait accepter. Les images anales de « *A Rose for Emily* » apparaîtraient ainsi dans la réaction, mais modifiées par la contribution du lecteur, contribution provenant d'autres stades psychosexuels. À l'intérieur des méca-

nismes de défense caractéristiques du lecteur, on devait pouvoir discerner les dénis et les incorporations puisées dans l'histoire. Hélas, les réactions se sont montrées beaucoup trop idiosyncratiques pour cette explication fondée sur la soustraction. J'ai ensuite, à contrecœur, essayé l'explication opposée³³, qui ne sépare jamais le lecteur du texte, en me demandant comment il l'ajoutait à soi-même, comment il le recréait dans sa propre expérience. J'ai trouvé, ce qui m'a satisfait, que le modèle fantaisie-défense exposé dans *Dynamics* réapparaissait non pas dans le texte seul, mais dans l'union du lecteur et du texte.

De la même façon, je pense que le contraste entre une épistémologie qui soustrait et une épistémologie qui additionne soulève de sérieuses questions à propos de la recherche psychologique fondée sur des catégories, même les catégories psychanalytiques comme « anal » ou « déni ». Elles soustraient une partie de ce qui est indéniablement un tout, l'expérience ou la personnalité du sujet. Des questions similaires s'appliquent à la recherche psychologique qui ne tient pas compte de la personnalité du chercheur et de ses sujets, ou qui tente de les soustraire dans l'expérimentation en empruntant les méthodes des sciences « exactes ». Il me semble que ces méthodes ne peuvent donner que des résultats partiels et contradictoires tant qu'elles diviseront l'objet d'étude en catégories qui masquent la description holistique, plus puissante et unifiante. Je me rends bien compte que ces catégories représentent un effort pour éviter le parti pris personnel, mais il serait plus sage, me semble-t-il, que le psychologue accepte l'individualité inhérente à la fois à lui-même et au sujet qu'il étudie, et qu'il travaille de façon positive avec elle. Il peut le faire en abandonnant les catégories qui sont définies en termes de méthodes plutôt qu'en termes de champs d'étude et en considérant son travail comme l'interaction d'expériences spécialisées et de thèmes d'identité, le sien comme celui de ses sujets. Il peut alors rechercher une connaissance objective de ces interactions en cherchant la convergence vers des thèmes (par les méthodes utilisées ici pour découvrir le centre des personnes et des histoires) et en soumettant ces interprétations à la discussion sur la place publique.

S'il le fait, il devient capable d'étendre ce modèle d'expé-

rience intrapsychique aux situations interpsychiques. La façon classique d'y parvenir est de supposer que le modèle intrapsychique de la personnalité peut s'appliquer *mutatis mutandis* à une collectivité. Pour garder notre vocabulaire, nous supposerions qu'une bande, une corporation, une tribu, une culture, une bureaucratie ou une nation, obéissent aux principes de fonction multiple dans le cadre des variations autorisées par leur thème d'identité, c'est-à-dire le modèle révélé par leurs choix précédents. Et les méthodes utilisées pour trouver des thèmes unifiants dans les œuvres littéraires serviront à découvrir des modèles dans les groupes que l'on peut considérer comme partageant certains choix du moi. Notre enquête sur l'interaction des lecteurs et des histoires révèle encore d'autres détails dans ce modèle, entre autres que le groupe construira des expériences grâce à ses structures de défense et d'adaptation et ensuite, une fois parvenu à une expérience, l'adaptera à ses propres fantaisies et transformations collectives.

Ainsi l'expérience de groupe a les deux mêmes éléments que l'expérience privée. Il y a une «réalité extérieure» dans laquelle puisent plusieurs groupes pour constituer leurs expériences diverses. À l'intérieur de chaque groupe, il y a aussi l'expérience privée faite par le groupe de cette réalité définie par son thème d'identité. Mais l'expérience privée du groupe est une expérience publique pour les membres du groupe, une réalité qu'ils partagent et dans laquelle chaque membre puise pour constituer sa propre expérience privée intérieure. Ainsi l'image des relations interpsychiques à laquelle nous amène notre modèle est un grand engrenage, un réseau d'individus et de groupes. Si on regarde vers le dehors, leur expérience révèle une réalité partagée avec un thème centralisateur; si on regarde vers le dedans, leurs expériences deviennent des assimilations privées à une série de centres individuels.

Ces deux directions opposées se combinent en un seul mot : *consensus*, dont le sens original («ressentir ou sentir ensemble») sert à relier les deux sortes d'expérience, l'expérience partagée et l'expérience privée. Par «consensus», je ne veux pas dire accord, mais plutôt partage de potentialités et franchissement de la barrière entre les moi. Ce que l'un de nous voit, dit ou fait devient matériau que l'autre absorbe au

moyen de son système d'adaptation et recrée selon son propre style de moi. Comme c'est le cas quand on lit une histoire. Comme c'est votre cas en lisant mon livre.

State University of New York at Buffalo

(Traduction: Solange VOUVÉ.)

Notes

- ¹ New York, Oxford University Press.
- ² New York, Norton, 1973. — Cet ouvrage contient, en première partie, une étude sur la poétesse américaine H.D.; la visée et la méthode rappellent fortement Mauron.
- ³ New Haven et Londres, Yale University Press, 1975.
- ⁴ « A Rose for Emily », de Faulkner (dans le corps du livre) et deux nouvelles de Fitzgerald et de Hemingway (en appendice).
- ⁵ En français dans le texte.
- ⁶ Heinz Lichtenstein, « Identity and Sexuality : A Study of Their Interrelationship in Man », dans *Journal of the American Psychoanalytic Association*, 9 (1961) 179-260 (246, 253).
- ⁷ Erik H. Erikson, *Childhood and Society*, 2^e éd., New York, Norton, 1963, p. 36.
- ⁸ Lichtenstein, *op. cit.*, 208.
- ⁹ Lichtenstein, « The Role of Narcissism in the Emergence and Maintenance of a Primary Identity », dans *International Journal of Psycho-Analysis*, 45 (1964) 49-56 (53-54).
- ¹⁰ Lichtenstein, « Identity and Sexuality », 208; « Role of Narcissism », 55-56.
- ¹¹ David Bleich, « New Considerations of the Infantile Acquisition of Language and Symbolic Thought », communication au Group for Applied Psychoanalysis (Buffalo), 18 mars 1971. Voir aussi (perspective non psychanalytique) Jerome Kagan, « Do Infants Think? », dans *Scientific American*, 226, 3 (mars 1972) 74-82.
- ¹² Lichtenstein, « Towards a Metapsychological Definition of the Concept of Self », dans *IJP-A*, 46 (1965) 126.
- ¹³ D. W. Winnicott, « The Location of Cultural Experience » (1966), dans *Playing and Reality*, Londres, Tavistock Publications, 1971, ch. 7, p. 103.
- ¹⁴ *Id.*, « Transitional Objects and Transitional Phenomena » (1953), *ibid.*, ch. 1, p. 14 et 5.
- ¹⁵ Il s'agit des cinq lecteurs de Holland; et, plus bas, des œuvres littéraires qu'il leur donnait à lire.
- ¹⁶ David Shapiro, *Neurotic Styles*, New York, Basic Books, 1965 (Austen Riggs Center Monographs, 5), p. 179-80.
- ¹⁷ Robert Waelder, « The Principle of Multiple Function : Observations on Over-Determination » (1930), dans *Psychoanalytical Quarterly*, 5 (1936) 45-62 (60, 59).
- ¹⁸ On sait que les psychanalystes anglo-saxons disent d'ordinaire *instinct* pour désigner ce que nous appelons *pulsion*.

- ¹⁹ Cité par Daniel Yergin, «The Chomskyan Revolution», dans *The New York Times Magazine*, 3 décembre 1972, p. 43.
- ²⁰ Erikson, «The Life Cycle: Epigenesis of Identity» (1950), dans *Identity: Youth and Crisis*, New York, Norton, 1968, p. 95-96.
- ²¹ Gregory Bateson, «The Cybernetics of "Self": A Theory of Alcoholism» (1971), dans *Steps to an Ecology of Mind*, New York, Ballantine Books, 1972, p. 316-7.
- ²² T.S. Eliot, «Tradition and the Individual Talent» (1919), dans *Selected Essays*, nouv. éd., New York, Harcourt-Brace, 1950, p. 5.
- ²³ Cf. John L. Phillips, Jr., *The Origins of Intellect: Piaget's Theory*, San Francisco, Freeman, 1969, en particulier le chapitre premier.
- ²⁴ *Drives* en anglais.
- ²⁵ Alan C. Purves, c. r. de Norman N. Holland, *Poems in Persons*, dans *Research in the Teaching of English*, 8 (1974) 9-12.
- ²⁶ René Wellek, «The Mode of Existence of a Literary Work of Art», dans R.W. et Austin Warren, *Theory of Literature* (1942), 3^e éd., New York, Harcourt, Brace and World, 1956, ch. 12, p. 150 et 152.
- ²⁷ Le chapitre 8 de *5 Readers Reading* (p. 232-249) s'intitule «From Subjectivity to Collectivity».
- ²⁸ Walter Jackson Bate, *John Keats*, New York, Oxford University Press, 1966, p. 486.
- ²⁹ *Drives* en anglais.
- ³⁰ En anglais: *acting out*. Il convient de se rappeler aussi le sens technique de ce mot en psychanalyse.
- ³¹ Qui, en anglais, ne se dit pas uniquement en parlant d'ouvrages de droit.
- ³² C'est-à-dire «les mots sur la page», le texte dans son irréfragable fixité. Mais, en employant des traits d'union, l'auteur cite aussi une formule-fétiche du New Criticism.
- ³³ Cf. Holland, «A Letter to Leonard», dans *Hartford Studies in Literature*, 5 (1973) 9-30.